

que faire ?

[le retour]

textes **Jean-Charles Massera,**
Benoît Lambert (and guests...)

mise en scène **Benoît Lambert**

La Colline – théâtre national

12
13

Rencontre avec l'équipe artistique
mardi 18 juin à l'issue de la représentation

Que faire ?

(Le Retour)

textes **Jean-Charles Massera,
Benoît Lambert (and guests...)**

conception et mise en scène **Benoît Lambert**

scénographie et lumière **Antoine Franchet**

costumes **Violaine L. Chartier**

création sonore **Yann France, Jean-Marc Bezou**

travail chorégraphique **Véronique Ros de la Grange**

travail vocal **Pascal Sangla**

assistant à la mise en scène **Maxime Contrepois**

avec

Martine Schambacher

François Chattot

production **Service Public et Théâtre Dijon Bourgogne – CDN, coproduction
Théâtre de la Tentative, Théâtre national de Marseille – La Criée**

Le spectacle a été créé au Théâtre Dijon Bourgogne le 5 janvier 2011
et présenté à La Colline en juin 2011.

construction du mobilier **François Douriaux** construction du décor **Prélud**

équipe technique de la compagnie **Service Public**

régie plateau **Hervé Faisandaz** régie générale **Jean-Pierre Dos**

régie son **Samuel Babouillard** régie lumière **Laurie Salvé**

équipe technique de **La Colline**

régie **Laurence Barrère** régie lumière **Thierry Le Duff**

électricien **Olivier Mage** machiniste **Guy La Posta**

habilleuse **Laurence Le Coz**

du 12 au 22 juin 2013

Grand Théâtre

du mercredi au samedi à 20h30, le mardi à 19h30 et le dimanche à 15h30

durée du spectacle: 1h30

Aucun grand génie n'a conclu et aucun grand livre ne conclut, parce que l'humanité elle-même est toujours en marche et qu'elle ne conclut pas.

Gustave Flaubert

Extrait d'une lettre à Mademoiselle Leroyer de Chantepie, 18 mai 1857,
Gallimard/La Pléiade, 1980

Ça se passe cent ans après la parution du célèbre *Que faire ?* de Lénine.

C'est l'histoire d'un couple dans sa cuisine.

C'est l'histoire d'un couple dans sa cuisine qui prend soudain conscience de la vacuité des modes de vie dans les pays de l'hémisphère nord au début du XXI^e siècle.

C'est l'histoire d'un couple dans sa cuisine qui commence à faire le tri dans l'Histoire, l'Art et la Pensée. La Révolution française, on garde ? Et la Révolution russe ? Et Nietzsche ? Et Mai 68 ? Et l'Art conceptuel ? Et les Droits de l'Homme ?...

C'est un couple qui tente de se (re)mettre à l'ouvrage.

C'est Bouvard et Pécuchet qui affrontent les contradictions du néolibéralisme et de la post-modernité.

C'est peut-être les prémices d'une insurrection à venir.

C'est surtout une comédie.

Benoît Lambert

Maintenant donc que mon esprit est libre de tous soins, et que je me suis procuré un repos assuré dans une paisible solitude, je m'appliquerai sérieusement et avec liberté à détruire généralement toutes mes anciennes opinions.

René Descartes

Méditations métaphysiques (1641), "Première méditation",
GF/Flammarion, Paris, 1979

Excuse-moi, mais je vois vraiment pas pourquoi tu pourrais pas penser dans ta cuisine.

Jean-Charles Massera

We Are L'Europe (Le Projet WALE), Verticales/Phases 2, 2009

Entretien avec Benoît Lambert

Quelle est la genèse du spectacle ?

Benoît Lambert : François Chattot m'a tout d'abord proposé que nous fassions un projet ensemble. Très vite, nous avons invité Martine Schambacher, avec laquelle j'avais déjà travaillé¹, à nous rejoindre. Nous avons commencé en balayant plusieurs hypothèses : Molière, Feydeau, Courteline... Au bout d'un moment, je leur ai proposé de faire un spectacle qui serait une sorte de contrepoint à *We Are La France*² et *We Are L'Europe*³ ; un projet avec des acteurs d'une autre génération, dont le propos viendrait prolonger et parfois apporter la contradiction à ce qui avait été développé dans ces deux spectacles précédents. En particulier – pour le dire vite et de manière un peu abstraite – il s'agissait de dépasser cette théorie de "l'usage", cette esthétique du "faire avec" qui était au cœur des *We Are...* Dans *Que faire ? (Le Retour)*, il s'agit au contraire de réaffirmer qu'il faut parfois savoir faire "contre"...

Que faire ? (Le Retour) apparaît donc plus comme un spectacle "en réponse à", que comme un troisième opus ?

B. L. : *We Are La France*, *We Are L'Europe* et *Que faire ? (Le Retour)* forment plus une suite qu'une trilogie au sens strict, dans la mesure où ce sont des spectacles indépendants les

¹ *Meilleurs souvenirs de Grado* de Kroetz, mise en scène Benoît Lambert, avec Marc Berman et Martine Schambacher, création au Théâtre national de Strasbourg, 2007.

² Adaptation d'après *Amour, gloire et CAC 40*, *France guide de l'utilisateur*, *Jean de La Ciotat*, *la légende* de J.-Ch. Massera, mise en scène B. Lambert, avec Guillaume Hincky et Élisabeth Hölzle, création au Nouveau Théâtre de Besançon, 2008.

³ *We Are L'Europe* de J.-Ch. Massera, mise en scène B. Lambert, avec Emmanuel Fumeron, Morgane Hainaux, Guillaume Hincky, Élisabeth Hölzle, Marion Lubat, Pierrick Plathier, Pascal Sangla, création au Granit – Scène nationale de Belfort, 2009.

uns des autres. Mais ensemble, ils forment une petite méditation sur l'époque, et ils se répondent de façon dialectique. Dans ce dernier volet, le fait de travailler avec des comédiens d'une autre génération que la mienne me permet une sorte de réconciliation avec Mai 68. Ces dernières années, les espoirs d'émancipation des années soixante-dix ont été perpétuellement critiqués, et caricaturés. Il faut pourtant entendre ce que la radicalité de ces années-là peut encore nous dire. Plutôt que de rejeter en bloc la société de consommation, le grand capital, désigner les sources d'aliénation, nous pourrions parfois être plus exigeants à l'intérieur de nos vies. Une manière de rappeler que si l'aliénation concerne tout le monde, l'émancipation également...

Quelle place occupe dans le spectacle le texte "On garde?" de Jean-Charles Massera ?

B. L. : C'est la matrice du spectacle. "On garde?" est un texte qui figure dans *We Are L'Europe* (le livre⁴) et que j'avais finalement renoncé à utiliser pour le spectacle. Le texte se présente comme une sorte d'inventaire dans lequel sont passés au crible tout un tas d'"objets" politiques, esthétiques, historiques, sociaux... Évidemment, Massera fait ça dans le style qui lui est propre, avec beaucoup d'humour et un peu de férocité. Mais aussi avec une vraie tendresse face à *l'incompétence*, qui apparaît non pas comme la tare de quelques démunis, mais comme une donnée universelle de la condition humaine. C'est une vraie matière, un objet en soi, cette double affaire de l'inventaire et de l'incompétence. C'est aussi une belle situation de comédie ! Avec Jean-Charles, nous sommes donc partis de là. Nous avons réécrit des textes, comme s'il

⁴ Le texte résultant de plusieurs mois d'échanges entre B. Lambert et J.-Ch. Massera est paru aux Éditions Verticales/Phases 2 en 2009.

s'agissait de donner des extensions, des approfondissements à cette situation de référence. Au final, d'ailleurs, nous n'avons gardé que très peu de choses du texte initial. Mais avec ce travail d'écriture nous avons circonscrit le chantier, délimité les thématiques; il faut, à partir de là, faire du théâtre. Au fond, ce dont il s'agit, c'est d'écrire depuis le plateau.

Les textes écrits avec Jean-Charles Massera sont donc enrichis d'écrits d'autres auteurs...

B. L. : Cette démarche de l'inventaire constitue notre point de départ et nous rencontrons des auteurs, ou des œuvres, en chemin. Ce qui est compliqué, c'est qu'il y a toujours une tentation – d'ailleurs parfaitement vaine – d'exhaustivité. Pour éviter cela, et l'effet de "liste" que cette tentation induit, nous avons décidé avec Jean-Charles de focaliser l'attention sur quelques points choisis. Les *We Are...* fonctionnaient sur une forme de logorrhée, c'était un tourbillon de mots, où résonnait le bruit du monde ambiant. Dans *Que faire?...*, on entend sans doute moins de choses, mais plusieurs discours, et plusieurs régimes d'écriture.

Que faire? se passe dans l'espace intime d'une cuisine...

B. L. : Oui, pour avoir une sorte de point de départ "réaliste", en tout cas un peu banal... En même temps c'est une fable, un petit conte pas réaliste du tout... Mais j'ai cette envie de voir des personnages redire avec naïveté un certain nombre de choses. Par exemple, cette idée simple qu'en 1789 la bourgeoisie a pris le pouvoir en France et que deux siècles plus tard elle le tient toujours... C'est Desproges, je crois, qui avait résumé ça comme ça... Ces questions de la captation du pouvoir par les puissances d'argent, ou encore du pouvoir

actuel de l'expertise sont des espèces d'évidences, désormais. Mais en même temps, tout se passe comme si leur remise en question restait inaudible.

Face à la pluralité de discours, où l'unité se situe-t-elle ?

B. L. : Dans la fable. Car à la différence de *We Are La France* et *We Are L'Europe*, il y a une fable à l'origine de *Que faire?*. C'est une petite fiction, il y a un côté conte philosophique. C'est l'histoire d'un couple dans sa cuisine qui se dit "ça ne va pas" et qui s'engage dans un processus d'émancipation spontané, en allant lire, découvrir, dans l'incertitude totale. Du coup, ce qui m'intéresse n'est pas seulement de produire ou de faire s'affronter tels ou tels discours, mais plutôt de suivre les aventures de ce couple, de regarder ce qui leur arrive. Après, bien sûr, on peut toujours rêver que cet "inventaire" devienne une boîte à outils. J'ai cette idée que les mots, les idées, les affects sont des armes et des outils. Et il me serait difficile de faire du théâtre sans cette conviction-là – je le dis sans naïveté, je ne suis pas sûr qu'il soit suffisant, ni même nécessaire, d'aller au théâtre pour s'émanciper... Mais je reste convaincu que l'art peut produire des *éclaircissements*, qu'il peut nous régénérer et augmenter nos forces.

Propos recueillis par Caroline Châtelet à Caen pour le Théâtre Dijon Bourgogne, le 4 novembre 2010

... Séparation de l'Église et de l'État.

- Ça c'était plutôt cool...

- Chuis d'accord. On garde.

- Les suffragettes ?

- C'est important pour les femmes ça non ?

- Ouais ouais.

- Ouais donc on garde.

- OK... Le cubisme ?

- Ça a changé des trucs ça ?

- Ah ben ouais quand même !... C'est à partir de là qu'on commence à voir plusieurs trucs à la fois...

- Mouais... chuis pas convaincu moi... Mais bon si tu penses qu'c'est important ok on garde...

- On garde. ... Le taylorisme...

- Ah non ça tu peux balancer direct !

- Non je sais, mais c'est juste parc'que c'était dans la liste, mais ouais c'est évident. Jaurès ?

- Écoute, là comme ça j'ai envie d'dire non, parc'que bon...

Mais en même temps quand t'y réfléchis... surtout par rapport à la guerre tout ça, j'crois qu'it faut qu'on l'garde.

- Tout à fait d'accord. Donc on garde. ... La théorie d'la relativité ?

- Pffff... Ouais... mais bon...

- En même temps, personne a trouvé mieux depuis hein !

- Ah oui... !!! Ah oui donc c'est...

- Ah ben oui !

- Bon ok alors on garde.

- Ok, donc on garde... Dada...

- Ah ça ça cartonnait ! Ça faut vraiment garder !

- Tu m'étonnes qu'it faut garder !... Le jazz ? [...]

Jean-Charles Massera

"On garde ?", *We Are L'Europe (Le Projet WALE)*, Verticales/Phases 2, 2009, p. 90-91

Un music-hall de cuisine

"Dans la tradition des duettistes classiques : Karl Valentin et Liesl Karlstadt, nous essayons de dessiner les contours d'un music-hall où l'on ne jongle pas avec des ustensiles ou des objets, mais avec des pensées et des concepts philosophiques ! Les figurines du spectacle sont comme deux poules qui auraient trouvé un couteau, mais qui jubilent quand même, avec un plaisir total. Ils ne connaissent pas les nuances et ne savent pas manier le calme et la sagesse philosophiques. À chaque fois, ça leur fait une peur terrible, ou alors ça leur confère une bonne volonté planétaire.

Benoît voulait changer de génération après *We Are La France* et *We Are L'Europe*. Il voulait des vieux, ou de jeunes vieux, alors nous sommes là. Ces deux figures traversent la pensée, avec Massera sous le coude, mais aussi Deleuze, Nina Hagen, Guattari, Mouloudji, Vaneigem et un lot de poètes. L'idée est d'avoir deux clowns nobles et domestiques revisitant l'histoire de la pensée. Leur pulsion est de se dire : "Il faut y aller !" À eux deux, ils vont régler l'affaire..."

François Chattot

mai 2013

Se mouvoir et s'émouvoir

On a une grande liberté sur le plateau. Mais le texte ne se laisse pas faire. Il est complexe et quotidien. Par exemple, j'ai beaucoup de mal à pratiquer le sport de l'éლისion. Je ne suis pourtant pas plus française que les Françaises, mais il y a des éლისions difficiles à faire à l'âge qu'on a sans qu'elles paraissent très volontaristes et artificielles. Benoît et Massera ont beaucoup retravaillé pour amoindrir ce côté "d'jeune" de la langue. La première lecture a été amusante. On est partis pour une lecture de chauffe, pour lancer l'imaginaire. On avait 45 minutes de texte et on a fait une séance de 5 heures car on a immédiatement commencé à fouiller les possibles et la pâte du texte...

La cuisine est le lieu de démarrage, on passe assez vite dans un espace à inventer, avec ces livres dont ces deux-là n'ont pas l'habitude... On essaie de mettre en mouvement, de découvrir physiquement que la pensée, ça bouge et ça nous déplace les uns et les autres. C'est une re-visitation de ce qui a été avant nous, on ne doit pas se contenter de voir ce qu'on nous demande de voir...

Comment le corps peut-il être suffisamment libre pour inventer les rapports entre les deux figures de ce spectacle?... C'est ça, ce spectacle: comment la pratique du sport-lecture transforme nos vies. Comment dans la vie de ces deux-là, avec l'arrivée du premier livre, de l'écrit comme une ressource, il y a la possibilité de se mouvoir et de s'émouvoir...

Martine Schambacher

Extraits de "Dans la cuisine avec Martine", entretien avec M. Schambacher, 7 décembre 2010, *Le Bien public* (www.bienpublic.com)











Mythologie de l'île déserte

Je ne crois pas du tout à la mythologie de l'île déserte, de la construction et de la sublimation d'un espace poétique qui échapperait au monde, qui viserait à placer l'expérience esthétique en retrait ou hors de ce même monde, un espace que le poète construirait patiemment avec ses petits outils perso... cette espèce d'esthétique pavillonnaire transposée à l'écriture. La sublimation de la maison individuelle et de l'aménagement intérieur dans le paysage culturel, je crois qu'il n'y a rien de pire. J'ai toujours pensé que la construction de cet espace de refoulement des conditions de l'expérience de l'Histoire en cours et du temps vécu jouait le même jeu d'atomisation des consciences et des individus que celui que nous imposent les outils du spectacle. Si on reprend l'analyse de Guy Debord¹ affirmant que *"le système économique fondé sur l'isolement est une production circulaire de l'isolement"*, que *"l'isolement fonde la technique, et le processus technique isole en retour"* et que *"de l'automobile à la télévision, tous les biens sélectionnés par le système spectaculaire sont aussi ses armes pour le renforcement constant des conditions d'isolement des « foules solitaires »"*, on peut également dire de cette esthétique de la sublimation d'un espace poétique qui vise à placer l'expérience esthétique en retrait ou hors du monde, qu'elle est une production circulaire de l'isolement, que l'isolement fonde l'esthétique du refoulement des conditions de l'expérience de l'Histoire en cours et du temps vécu. En clair, les consciences spectatrices sont aussi coupées de l'expérience de la marche du monde devant leur écran de télé que dans un cube blanc.

Jean-Charles Massera

"It's too late to say NON!", entretien avec V. Devillers, 13, 30/03 et 15/04/2009, Paris, *NON Dix-sept auteurs résistent, ah!*, n° 9, Éditions ah!/Le Cercle d'art, 2009

¹ *La Société du spectacle*, Gallimard, 1992 (3^e éd.), p. 15.

Mai 68

Il y a en Mai 68 un mélange de deux choses. D'une part, Mai s'inscrit dans l'histoire des années 1960, celle de la mise en place, conflictuelle, de la V^e République, et celle des combats anti-impérialistes. D'autre part, Mai surgit sous le mode de l'imprévisible, comme une remise en question du modèle stratégique de la politique mais aussi, peut-être, du modèle identitaire de la lutte des classes. Car ce qui est en jeu en Mai 68, c'est ce que signifie lutte des classes : elle est là exemplaire avec la grève générale, les drapeaux rouges, mais aussi, entre les usines, la rue, les facs, les organisations, ce sont plusieurs idées et pratiques de la lutte des classes qui se confrontent les unes aux autres.

Mai 68 propose la réappropriation d'une idée forte de la politique, la création d'un espace propre irréductible au jeu institutionnel mais aussi à la simple manifestation de conflits sociaux sous-jacents. Dans l'analyse de ce qu'a pu signifier 1968, j'ai mis l'accent sur le "Nous sommes tous des juifs allemands" parce qu'il me semblait voir là un modèle de subjectivation politique : la création d'un espace à partir d'une déclaration de sujets, un espace non identitaire, puisque ce qui caractérise cette déclaration, c'est que ceux qui se déclaraient tels n'étaient ni allemands ni, dans leur grande majorité, juifs. Et la formule était elle-même négative, une transformation de la célèbre invective de Georges Marchais contre les anarchistes allemands. La création d'un sujet ne suppose pas la venue à la parole d'une force sociale sous-jacente, mais au contraire la rupture avec ce qui serait un tableau des classes et des identités.

Jacques Rancière

"Politiques de la mécontente", entretien avec Daniel Bensaid et Olivier Neveux, *Contretemps*, n° 22, mai 2008, *Moments politiques*, Intervention 1977-2009, La Fabrique, 2009, p. 176-177

Élégie

En ce temps-là, ce qui aurait été impensable dix ans plus tôt ; ce qui, dix ans plus tard, redeviendra, non seulement incongru mais bien, inacceptable, était l'évidence même. Oui, on pouvait travailler, presque tout le temps travailler, tout sacrifier au travail et, d'un même geste, rire, aimer, détruire, construire, se promener, veiller, boire, jeûner, dormir ; croire que la science invente et qu'elle est politique ; croire à la science et ne pas y croire ; croire à la politique et ne pas y croire ; croire en nous-mêmes et ne pas y croire du tout. Être le plus sérieux du monde et se moquer, non pas de tout, mais de presque tout. De tout ce qui nous empêchait de vivre. Oui, on se moquait du monde. Car on pensait dur comme fer que, tel quel, il ne pourrait plus se tenir, tel qu'il avait tenu jusque-là, avec États, écoles, usines, police, bordels, armée, guerres, juges, colonies, patronat, folie, et le malheur du travail productif, et le sérieux des chefs, des responsables, parfois criminels mais toujours d'élite – c'étaient des esprits sérieux, dévoués, biens formés, pleins de plénitude, pleins d'expérience et de bonne volonté –, et ces discours qui répétaient sans cesse l'évidence, c'est-à-dire la réalité, telle qu'elle était, tel qu'il ne pouvait en être autrement, avec un peu d'idéal malgré tout, pour qu'on ne perde pas de vue, quoi ? Mais l'espoir, la croyance que le pire était passé. Mais avec aussi un peu de menaces, pour que se maintienne un niveau raisonnable d'inquiétude. Le pire pouvait revenir si chacun ne faisait pas ce pourquoi il était fait. Si, par exemple, les étudiants cessaient d'étudier, les travailleurs de travailler, les femmes de faire des enfants, les juges de juger et même les criminels de faire des mauvais coups pour qu'on ait vraiment peur et que la police soit admirable. Mais on ne les croyait plus. On ne croyait plus que les grands moments de la vie n'étaient rien d'autre que toutes ces

épreuves – les concours, les examens d'embauchés, les examens médicaux pour obtenir les certificats du même nom, le service militaire, les décorations (ou pas de décoration), les naturalisations (ou pas de naturalisation), les carrières (ou pas de carrière), la retraite (ou pas de retraite), l'octroi d'un crédit (ou pas de crédit), etc. On n'en voyait pas la nécessité. Tout à coup, on ne comprenait plus pourquoi tout le monde devait être tout le temps sélectionné, ce que voulait dire le mérite, pourquoi les sélections étaient toujours préjudiciables à certains et favorables à d'autres, ce que voulaient dire le bon goût, le talent, la morale, le progrès. On ne comprenait plus rien à la réalité et on avait le sentiment qu'elle nous dissimulait le monde. Et c'est pour ça qu'on faisait de la sociologie.

Luc Boltanski

Préface de *Rendre la réalité inacceptable*, Demopolis, 2008, p. 11-13

... il n'y a pas toujours de la politique : il ne suffit pas d'un gouvernement et des lois pour qu'il y ait de la politique, il peut y avoir de longues séquences historiques sans politique. Il y a de la politique, de mon point de vue, dans toutes les formes de lutte, d'action, d'intervention qui réaffirment la décision sur les affaires communes comme étant l'affaire de n'importe qui, et comme la démonstration de l'égalité de capacité de n'importe qui. Bien sûr, aujourd'hui, la scène est occupée par une machine à supprimer la politique. Cela n'empêche pas toutefois qu'il existe de la politique investie dans toute une série d'actions, comme une masse de petites formes de subjectivations politiques qui connaissent, par ailleurs, une réelle difficulté à constituer des formes de subjectivation transversales et fortes. [...]

Il existe aussi des efforts pour maintenir les signifiants mêmes de la politique et pour moi d'abord le signifiant égalitaire. Je ne nous considère pas du tout comme dans un moment de fin. Nous sommes dans un moment de transition, d'incertitude, un moment où il est important d'être à l'écoute de tout ce qui est une forme effective d'affirmation d'une capacité collective et qui, par là, maintient une certaine idée de la politique.

Jacques Rancière

"Politiques de la mésentente", entretien avec D. Bensaïd et O. Neveux, *Contretemps*, op. cit., p. 181-182

Un ferment de vie

L'argent surabondant, employé à se reproduire, et l'argent dont la carence compromet la survie ont un effet commun : ils tuent l'imagination et la créativité. [...]

Où prime la voix de l'argent ne s'exprime plus que le vide du cœur. L'argent a tout et il n'est rien, il achète et ne donne pas. La foi en l'argent est le credo qui hante les ghettos de riches où on le palpe sans y toucher et les ghettos de pauvres où on le poursuit dans l'atteindre, dans l'angoissante nuit de la précarité quotidienne. Il n'y a ni homme, ni femme, ni enfant, ni chimpanzé, ni forêt, ni céréale, ni paysage auxquels les droits du commerce n'ôtent le droit d'exister selon la gratuité naturelle. Le sens humain est voué à disparaître par l'ultime raison qu'il n'est pas rentable. [...]

Un système qui comprime l'être humain pour en extraire une once d'or ou d'argent ne peut que consacrer le triomphe de la mort. Nous n'avons jamais connu qu'un monde absurde, courant d'apocalypse en apocalypse, dansant la gigue de l'agonie sur le contretemps du désir et de la vie. C'est pourquoi la souffrance inscrite dans les fondations de l'histoire des hommes est aussi gravée sur le front du nouveau-né.

C'est un bien pitoyable sort que celui de tant de générations, accoutumées à regarder la mort comme la déplorable consolation d'une existence où les plaisirs éphémères se paient par les pires infortunes. Mais c'est aussi le vrai miracle de l'humaine nature, qu'il subsiste, sous l'ennui de survivre et la corrosion des pensées mortifères, un ferment de vie aspirant à germer dans la joie d'un monde réinventé !

Raoul Vaneigem

Extraits de "Une société saisie par la folie de l'argent fou", *Pour l'abolition de la société marchande pour une société vivante*, Payot, 2002, p. 32 et p. 19

– Mais bon, c'est toujours pareil...
Après la question c'est d'savoir
comment tu t'inventes.

Jean-Charles Massera

"La nana qui s'dit qu'après la question c'est d'savoir comment tu t'inventes",
We Are L'Europe (Le Projet WALE), Verticales/Phases, 2009

Jean-Charles Massera

Vit et travaille entre Paris et Berlin. Auteur de fictions, il a publié chez P.O.L.: *France guide de l'utilisateur*, 1998, *United Emmerdements of New Order* précédé de *United Problems of Coût de la Main-d'œuvre*, 2002, *Jean de La Ciotat confirme*, 2004; aux Éditions Verticales: *A Cauchemar is Born*, 2007, *Jean de La Ciotat, la légende*, 2007, *We Are L'Europe*, 2009; ou encore, avec Éric Arlix: *Le Guide du démocrate – les clés pour gérer une vie sans projet*, Lignes, 2010. Nombre de ses textes sont portés à la scène notamment par B. Mounier, J.-P. Vincent et B. Lambert avec lequel il a entamé une collaboration en 2008. Il développe un travail dans d'autres formats que le livre: installation sonore, chanson, film et clip vidéo, diaporama, photo ou affichage dans l'espace public, avec notamment, *Kiss My Mondialisation* (exposition, Institut d'Art Contemporain, Villeurbanne, 2010), et un livre-cd-dvd, *Tunnel of Mondialisation*, conçu avec P. Sangla (Verticales, 2011). (Cf.: www.jean-charles-massera.com).

and guests...

R. Descartes (1596-1650), *Méditations métaphysiques*, 1641/ *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, 1789/ E. Kant (1724-1804), *Fondements de la métaphysique des mœurs*, 1792; *Sur l'expression courante: il se peut que ce soit juste en théorie*,

mais en pratique cela ne vaut rien, 1793/ A. de Tocqueville (1805-1859), *De la démocratie en Amérique*, 1835-1840/ P.-J. Proudhon (1809-1865), *Qu'est-ce que la propriété?*; *Théorie de la propriété*, 1840/ K. Marx (1818-1883), *Le Capital*, 1867/ G. Flaubert (1821-1880), *Lettres à M^{elle} Leroyer de Chantepie*, 18 mai 1857 et à Ivan Tourgueniev, 13 novembre 1872/ G. de Maupassant (1850-1893), *Lettre à Flaubert*, 10 décembre 1877/ F. Nietzsche (1844-1900), *Ainsi parlait Zarathoustra*, 1883-1885/ V. I. O. Lenine (1870-1924), *Que faire?*, 1902 / K. S. Malevitch (1879-1935), *Carré noir sur fond blanc*, huile sur toile, 1913/ M. Mouloudji (1922-1994), *Faut vivre*, chanson de 1973 / J. H. Beuys (1921-1986), *Coyote: I Like America and America Likes Me...*, performance, New York, mai 1974/ M. Rosler (1945), *Semiotics of the kitchen*, vidéo/performance sonore, noir et blanc, caméra fixe, 6'21", 1975/ A. Sylvestre (1934), *Les gens qui doutent*, chanson de 1977/ G. Deleuze (1925-1995) et F. Guattari (1930-1992), "Mai 68 n'a pas eu lieu", *Les Nouvelles littéraires*, 3-9 mai 1984/ R. Vaneigem (1934), *Pour l'abolition de la société marchande pour une société vivante*, 2002/ L'Art au xx^e siècle, 2 vol., Taschen, 2006.

Benoît Lambert

Élève de P. Debauche. 1993: créée avec E. Vérité, le Théâtre de la Tentative avec lequel il monte Molière, Musset, Sarraute, Brecht, Valletti, Mrozek, Gombrowicz, Blutsch, Kroetz... 1999: entame le feuilleton théâtral, *Pour ou contre un monde meilleur*, se poursuivant avec *Ça ira quand même* (2002) et *We Are La France* d'après des textes de J.-Ch. Massera (2008). 1999-2002: La Tentative est en résidence à la Scène nationale de Mâcon, puis 2003-2005: au Forum – Scène conventionnée de Blanc-Mesnil. 2005-2010: Artiste associé au Granit – Scène nationale de Belfort, y crée *Le Misanthrope* de Molière (2006), *Ils nous ont enlevé le H* (2006), *Jeunesses françaises* (2008) et *We Are L'Europe* de J.-Ch. Massera (2009). 2010: met en scène *Enfants du siècle*, diptyque regroupant *Fantasio* et *On ne badine pas avec l'amour* de Musset. 2011: crée *Que faire?* (*Le Retour*) et *Bienvenue dans l'Espèce humaine* (2012) Janvier 2013 devient directeur du Théâtre Dijon Bourgogne – CDN et crée *Dénonmé Gospodin*.

François Chattot

Acteur formé à l'École du TNS. 2007: devient directeur du Théâtre Dijon Bourgogne, où il joue dans *Music hall 56* de J. Osborne, mise en scène I. Bonnaud (2007), *Dans le jardin avec François* d'Y. Chaudouët (2008), *Un cabaret Hamlet*, mise

en scène M. Langhoff (2008) et *Le Petit Cirque des Tribuns* de la Compagnie SF (2009). Dans un parcours fait de rencontres et de fidélités (I. Bonnaud, J.-L. Hourdin, M. Langhoff, J. Nichet...), il travaille aussi au cinéma (*Adèle Blanc-Sec* de L. Besson). Endosse à l'occasion le rôle de metteur en scène: dirige M. Schambacher dans *Les Uns à côté des autres* d'après l'œuvre de Ramuz (2007); accompagne le comédien J. O'Cottrell dans la création de *Van Gogh, autoportrait* (2010), le metteur en scène R. Cohen-Solal dans *Lointain intérieur* d'après des textes de Michaux (2011). *Que faire?* (*Le Retour*) est son 1^{er} duo avec M. Schambacher.

Martine Schambacher

Comédienne, formée au Théâtre de Carouge (Genève), avant d'intégrer l'École du TNS. Elle travaille avec les metteurs en scène J.-P. Wenzel, J.-P. Vincent, J. Nichet, J.-L. Martinelli, M. Langhoff, J.-L. Hourdin, B. Boëglin... Ces dernières années, on a pu la voir dans *Plus loin que loin* de Z. Harris (2006) et *L'Affiche* de P. Duclos (2009), mises en scène G. Delamotte; *Music Hall 56* de J. Osborne (2007) et *La Charrue et les Étoiles* de S. O'Casey (2009), mises en scène I. Bonnaud. *Que faire?* (*Le Retour*) est sa 2^e collaboration avec B. Lambert, après *Meilleurs souvenirs de Grado* de Kroetz (2007), et son 1^{er} duo avec F. Chattot.

Libération

LE *journal* QUI SORT
DU QUOTIDIEN

◀ TOUTES NOS OFFRES SUR LIBERATION.FR ▶

Les partenaires du spectacle

nova
101.5 FM

Rue89

TRANSFUGE
LITTÉRATURE & CINÉMA



Directeur de la publication Stéphane Braunschweig
Responsable de la publication Didier Juillard
Rédaction Laure Hémain
Réalisation Fanély Thirion, Florence Thomas
Photographies Élisabeth Carecchio
Conception graphique Atelier ter Bekke & Behage
Maquettiste Tuong-Vi Nguyen
Imprimerie Comelli, Villejust, France
Licence n° 1-1035814

Tous les droits de la présente publication sont réservés.

La Colline – théâtre national
15 rue Malte-Brun Paris 20°
www.colline.fr

Développement durable, La Colline s'engage
Merci de déposer ce programme sur l'un des présentoirs du hall
du théâtre, si vous ne souhaitez pas le conserver.

la colline
théâtre national

01 44 62 52 52

www.colline.fr